

Le bûcheron de la Fosse Bazin

On raconte qu'autrefois, bien avant que les rues ne s'illuminent de lanternes et que les maisons ne se couvrent de tuiles, les soirs d'hiver à Fontenay-aux-Roses étaient rythmés par les veillées. Autour du feu, les anciens partageaient des histoires qui faisaient frissonner ou éclater de rire. Parmi elles, il en est une que l'on chuchotait avec un sourire malicieux, tant elle mêlait la peur à l'absurde : celle du bûcheron de la Fosse Bazin.

La Fosse Bazin... Ce nom, les habitants le connaissent encore aujourd'hui. Il désigne la pente abrupte qui descend du panorama, juste en contrebas de l'actuel stade, jusqu'à la rue qui porte ce nom. Jadis, c'était un bois sombre, aux pentes raides, où le vent sifflait entre les chênes et les châtaigniers. On disait que le soleil lui-même hésitait à y entrer, tant l'ombre y régnait en maître. Et dans cette obscurité, chaque craquement de branche pouvait passer pour le pas d'une créature tapie dans l'ombre.

C'est là que travaillaient les bûcherons, robustes et courageux, affrontant le froid et la rudesse des arbres pour gagner leur pain. Parmi eux, l'un se distinguait : un homme simple et solide, qui passait ses journées à abattre, tirer et faire rouler d'énormes troncs sur ces pentes glacées, le souffle court mais le cœur vaillant.

Ce matin-là, la gelée avait recouvert chaque feuille, chaque pierre et chaque branche d'une fine croûte de cristal. Le souffle de l'hiver transformait la Fosse Bazin en un immense miroir glacé où le moindre pas résonnait comme un craquement sinistre. Mais le bûcheron ne s'en souciait pas : le travail l'attendait, et les troncs, déjà abattus, devaient être descendus jusqu'au bas de la pente.

Il n'était pas homme à se plaindre. D'un pas ferme, les bras noueux, il s'attelait à sa tâche comme à l'ordinaire. Ses outils simples – une hache, une scie et une corde – suffisaient à dompter ces géants de bois. Le froid mordait ses joues, mais son front perlait de sueur tant l'effort était rude. Tronc après tronc, il faisait rouler les énormes billes de bois, les guidant avec adresse le long de la pente gelée.

À mesure que la journée avançait, ses compagnons s'étonnaient de sa vigueur et de son entêtement. Tandis que certains prenaient le temps de souffler, lui continuait, refusant de céder à la fatigue. Dans ce bois où le silence n'était brisé que par l'écho des troncs dévalant la pente, il semblait invincible, maître du danger.

Mais voilà qu'alors qu'il s'attaquait au dernier tronc, le plus massif de tous, la glace se fit perfide. La bille, plus lourde que les autres, dévalait la pente avec une vitesse incontrôlable. Le bûcheron, sûr de lui, tenta de la retenir, posant ses mains calleuses sur le bois glacé pour le guider hors des ornières profondes.

Un pas de trop, un appui mal assuré, et le destin bascula. Son pied glissa sur une pierre verglacée. En un instant, il fut entraîné par le poids colossal du tronc, prisonnier de cette course fatale. Le bois roulait, bondissait, cognait, et lui, accroché malgré lui, n'était plus qu'un pantin emporté dans la descente.

À mi-pente, le malheur s'accomplit : son cou heurta une pierre en forme de biseau. Sous la violence du choc, sa tête se détacha net, roulant à part tandis que son corps s'affaissait dans la neige.

Un silence glacé s'abattit sur la Fosse Bazin.

Les compagnons, restés plus haut, poussèrent un cri d'effroi. En se précipitant, ils découvrirent le corps sans tête du malheureux, et un peu plus loin, sa tête reposant sur la neige, les yeux clos comme endormis. Le sang, au lieu de couler, semblait figé par la morsure de l'hiver.

— « Vite, vite, ramassez-la ! » s'écria l'un d'eux, la voix tremblante.

Dans la panique, deux hommes prirent la tête et la replacèrent soigneusement sur le cou du bûcheron, comme si un miracle pouvait encore se produire. Et ce miracle advint. Car à peine la tête eut-elle touché la plaie que la gelée, vive et mordante, fit son œuvre. Elle referma la blessure comme on soude deux blocs de glace.

Un souffle rauque sortit des lèvres du bûcheron. Ses paupières frémirent, puis s'ouvrirent. Lentement, il se redressa, vacillant, sous les regards muets de ses compagnons.

Certes, il était pâle comme la neige, la voix éraillée par un rhume terrible, mais il était debout, vivant, comme si rien ne s'était passé. On eût dit que la mort elle-même avait glissé sur le verglas de la Fosse Bazin.

Le soir venu, le bûcheron retrouva la chaleur de sa chaumière. Le feu de cheminée crépitait joyeusement, jetant des éclats rouges sur les poutres noircies. Assis près des flammes, le col emmitouflé, il se réchauffait en reniflant bruyamment. Sa femme, inquiète, ne cessait de le questionner, mais lui ne répondait qu'avec des grognements étouffés : sa gorge était enrouée et ses narines bouchées comme deux cheminées mal ramonées.

Soudain, un éternuement le secoua si fort qu'il en fit trembler les assiettes de l'étagère. Il porta la main à son nez, souffla avec vigueur... trop de vigueur ! Dans son élan, au lieu de se débarrasser de son rhume, il envoya sa tête entière voler droit dans l'âtre.

— « Nom d'un fagot ! » s'écria sa femme en bondissant.

La tête roula entre les bûches et, un instant, on vit ses yeux briller comme deux braises. Puis un grand « PAF ! » retentit, suivi d'un petit sifflement : la tête venait de disparaître dans les flammes, comme un vieux marron qui éclate.

Sa femme, pétrifiée, resta bouche bée. Elle se pencha vers la cheminée, espérant encore voir revenir son mari... mais il ne restait que le feu qui pétillait joyeusement, comme s'il se moquait d'elle.

Les voisins, alertés par les cris, accoururent à la chaumière. Ils découvrirent la femme, immobile devant l'âtre, ses mains tremblantes serrées contre son tablier. On ne voyait plus trace du malheureux bûcheron : seulement des flammes dansantes qui dévoraient avec entrain ce qu'il restait de sa tête.

— « Il est perdu... » murmura l'un d'eux, en ôtant son bonnet.

— « Quelle fin, tout de même... » ajouta un autre, partagé entre la stupeur et l'incrédulité.

On tenta bien d'écarter les bûches, de fouiller entre les braises, mais tout avait disparu dans un nuage de fumée piquante. Il ne restait rien à sauver, sinon le souvenir d'un homme vaillant, qui avait défié le gel et la mort une première fois, pour finalement succomber... à un simple coup de mouchoir trop vigoureux.

Ainsi s'acheva l'étrange destin du bûcheron de la Fosse Bazin.

Depuis ce temps, on raconte que le vent qui souffle sur le panorama porte encore l'écho de ses éternuements, comme un avertissement discret à qui veut l'entendre. Et certains soirs d'hiver, quand on descend la rue de la Fosse Bazin, on jurerait que la gelée mord plus fort qu'ailleurs, comme pour rappeler l'étrange destin du malheureux bûcheron.

Car la force, si grande soit-elle, ne protège pas de tout. Il vaut parfois mieux garder prudence en toute circonstance... même quand on se mouche !

